

MAISON HERBOTS, 88, RUE MALIBRAN, 88, Pompes funèbres de Belgique
 au LION
 au CARRER

Maison V. Massart
 122, RUE GOFFART, 122 -:- 5, RUE DU GERMOIR, 5
Anthracites 35/50 -- 50/80 Chauffage

PUBLICITÉ
 CARRER

« Vot' sovrnir m'dimère gravé!
 jusqu'aux remerciements les plus émus: » (S) Désiré GILLAIN (Soltau). »

« Parchim,
 » Je viens de recevoir votre colis du 30 mai; cent mille fois merci
 de votre bonté. Bon courage et au revoir. Encore une fois je vous
 remercie.
 » Votre ami qui ne vous oubliera jamais:
 » (S) A. DE WIT. «

De nombreuses personnes désirent adopter un prisonnier, mais ne
 savent comment s'y prendre: adressez-vous au siège de l'œuvre, 67, rue
 Royale, où de nombreux employés se feront un plaisir de vous donner
 tous renseignements désirables.
 Allons! un bon mouvement! Nous n'avons, du reste, pas le droit de
 nous désintéresser de nos frères qui souffrent pour nous; nous devons
 soulager leurs souffrances: *Adoptons un prisonnier!*
 Mon cri d'appel ne sera pas vain, je m'en porte garant, car il
 s'adresse au peuple belge, toujours debout quand il s'agit de patrio-
 tisme et de devoir.

Raymond GERMAINE.

Un peu de Littérature

CHARITE

Elle allait devant moi d'un pas rapide et sûr, faisant tête au vent;
 un peu courbée pour n'être point aveuglée par la neige qui fouettait
 le parapluie; des flocons se glissant par dessus, venaient s'abattre et
 s'endormir dans les plis de son paletot, un amour de petit paletot
 court, à longs poils, qui semblait perlé de neige. De temps à autre, un
 coup de bise le collait aux hanches, esquissant à demi, et pour une
 seconde, un soupçon de forme. A chaque reprise de la tourmente, elle
 baisse la tête brusquement, avec la crânerie d'une chèvre mutine: son
 haut chignon se relève et, entre les frisures de la nuque et de la four-
 rure d'astrakan noir, s'ouvre, éclot, rit un cou uni, mat, d'un blanc
 laiteux.

Par moment, sous la morsure du froid, la peau frissonne, et je vois
 courir dessous un nuage rose, transparent et fugitif, comme le reflet,
 d'une aurore, pendant que les cheveux de la nuque s'ébouriffent au
 vent et se poudrent à frimas.

Elle trottait d'un petit pas léger et solide, en dehors, à la fois gamin
 et réfléchi, affairé et baguenaudier, qui brave tout et qu'un rien arrête,
 qui piétine la neige sans se retroidir, traverse la rue sans se croquer.
 Son pied sûr et défiant comme celui d'un poney écossais des hautes
 terres, flairait le verglas, tâtait la glace mordant le trottoir là où il
 avait gelé, enjambant les glissades. Tout à coup, elle se sentait le

Brasserie du Touring Club

MAX DELANNOY-EGEDY
 Avenue de la Couronne, 100, Ixelles

PUBLICITÉ CARRER

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25
 Voir annonce page 38.

jarret piqué par le triple dard de la bise: alors, elle faisait comme un
 appel, frappant du pied le pavé, balayé d'une allée de porte, mais d'un
 mouvement si vif, si bien mesuré, qu'il n'en ralentissait pas sa marche
 et n'en dérangeait pas le rythme pressé.

A voir le frétillement de ces deux bottines enfonçant leur bec noir
 dans le tapis blanc, moelleux et friable, on eut dit deux pierrots alertes
 et espègles même sur le froid, picorant la neige et tout étonnés d'être
 sans voix. La foulée, du reste, était si légère que, derrière elle, la neige
 élastique se relevait, à peine froissée par la semelle, et il ne restait de
 trace visible à l'œil que la place du talon, un trou net, profond, pur
 comme une figure de géométrie. Je ne pus m'empêcher de songer qu'il
 ne lui en coûtait guère plus de faire un trou comme ceux-là, mais
 saignant et mortel, au cœur de l'homme.

La bottine, toute de satin noir, serrait, sans le gêner, un pied suf-
 fisamment cambré, long, un peu long peut-être, et dont tout le charme
 était l'allure, l'expression dirai-je presque, tant le bout, la pointe en
 était remuante, vivante, parlante, dans son étroit fourreau. Une ran-
 gée de boutons polis grimpait par-delà la cheville, frêle et menue,
 mais robuste dans sa gracile élégance, comme une de ces colonnettes
 gothiques qui semblent faites d'un souffle et portent un monde.

Au tournant de la rue, elle se heurta presque contre un informe
 objet, blotti dans l'encoignure d'une porte: cela se composait d'une
 serinette, d'une femme et d'un enfant, le tout recouvert de neige,
 immobile, morne, muet, dans sa somnolence lourde du froid et de la
 faim. Elle s'arrête un instant, jette son parapluie pour être plus libre
 de ses mains, ôte son gant, fouille dans sa poche, ouvre son porte-
 monnaie et met — elle ne jette point — elle met, sans craindre le
 contact, dans la main amaigrie et souillée qui se tend vers elle, une
 pièce blanche, reluisante et gaie.

Comme elle s'était baissée pour que le pièce ne tombe pas à côté, le
 petit enfant, qui s'amusait à manger de la neige (s'amusait? — était-
 ce pour jouer ou pour tromper la faim, le povero?), eut l'idée d'offrir
 à la belle dame une poignée de sa neige, toute blanche, entre ses doigts
 bleus, avec le geste et le sourire de l'enfant qui veut dire: « Mange
 de mon nanan. » La belle dame prit un peu de ce nanan de meurt-
 re-faim, et, soulevant son voile, elle le porta à ses lèvres; et le pauvre
 bébé en haillons regardait faire, avec le regard d'un chien qu'on
 caresse.

Voilà comment quelques femmes entendent encore la charité! A deux
 pas de là, la jolie silhouette disparaissait sous la voûte d'une grande
 maison, et le vent de la lourde porte refermée avec une certaine pré-
 cipitation, me jeta au visage un parfum suave et tiède, comme un
 souvenir heureux.

Je restai là un bon moment, songeant que je ne savais pas seulement
 si elle était laide ou jolie.

Emile PELS.

Agence Carren JOURNAUX — ILLUSTRATIONS
 MESSAGERIES — PUBLICITÉ
 MAGASINS : RUE DE LA MONTAGNE, 85
 BUREAUX : RUE CRANZ, 100 PUBLICITÉ CARRER

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

MAMAN GREGOIRE

C'était une petite vieille souriante qui, malgré ses soixante hivers, trottinait encore allègrement.

Pourtant la vie ne lui avait pas toujours été clémente. Orpheline à cinq ans, son enfance avait été sevrée de tendresses. Lorsqu'elle avait été en âge de gagner son pain, il lui avait fallu quitter l'intérieur maussade et la froide indifférence des parents éloignés qui l'avaient, malgré eux, recueillie. Désormais elle était seule dans la vie. Elle devint ouvrière dans une maison de confections et pendant des années, sans parents, sans amis, elle peina du matin jusqu'au soir et bien souvent du soir jusqu'au matin, trouvant dans le travail un compagnon sûr, économisant sou par sou afin de se constituer une petite dot pour le jour où il lui serait donné de se créer un foyer et une famille.

Un soir, un homme passa dans sa vie. Elle crut avoir trouvé le Prince Charmant dont avait rêvé sa jeunesse... Ce n'était qu'un méprisable fantoche. Elle l'aima pourtant avec la fidélité d'une chienne. Par des prodiges de bonté et de tendresse, elle avait pu reculer d'année en année l'heure de l'abandon fatal. Le jour vint cependant où il la quitta, après l'avoir rendue mère.

D'autres se seraient rebiffées contre le malheur. Elle, calme, résignée, ayant contracté l'habitude de la souffrance, n'eut pas un mot de rancune. Elle pleura pendant des jours et ce fut tout. Puis elle se mit à prodiguer sans compter à son fils toutes les réserves d'amour que contenait son pauvre cœur douloureux. Et l'enfant avait crû en bonté, en sagesse, en affection pour sa mère.

Elle l'avait choyé et dorloté, veillant pendant des jours et des nuits auprès de son berceau; morte d'effroi quand il était souffrant; ivre de bonheur quand il était hors de danger. Puis, quand il fut en âge d'aller à l'école, elle ne s'était résignée qu'à grand'peine à se séparer de lui, chaque jour, pendant quelques heures. Elle le conduisait jusqu'à l'entrée de la classe, l'embrassant une dernière fois à l'étouffer, lui faisant mille recommandations que l'enfant s'appliquait à suivre à la lettre. Une demi-heure avant la fin de la classe, elle l'attendait au bord du trottoir.

Lorsqu'ils rentraient, elle préparait en hâte les mets qu'il préférait, au prix de mille sacrifices qu'elle était tout heureuse de subir. Car « Maman Grégoire », comme on l'appelait dans le voisinage, n'était pas riche, tant s'en faut! Elle vivait d'une modique pension qui lui était échue, par héritage, d'une cousine qu'elle n'avait jamais connue; des économies amassées péniblement pendant sa jeunesse et du prix du travail qu'elle exécutait à domicile pour quelques grandes maisons de confections. Pour que le petit fût bien habillé, qu'il mangeât à sa faim et bût à sa soif, Maman Grégoire accomplissait des prodiges avec ces modestes ressources.

Puis elle n'avait pas voulu placer le petit à l'école gratuite: elle voulait qu'il fût le compagnon d'études de ceux dont il devait être plus tard le collègue, car, avec une naïveté de mère, elle comptait bien en faire un professeur, un ingénieur, un médecin ou un avocat.

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Anthracites 35/50 -- 50/80 Chauffage

PUBLICITÉ
CARRÉN

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Anthracites 35/50 -- 50/80 Chauffage

PUBLICITÉ
CARRÉN

Maman Grégoire prolongeait donc ses veilles et s'usait les yeux à d'interminables ouvrages de couture pour que l'enfant eût tout ce qu'il désirait.

Ses études primaires achevées, — et brillamment achevées, car il se montrait studieux, intelligent, zélé, — il entra en latines à l'Athénée. Maman Grégoire accepta avec joie les nouveaux sacrifices qu'imposaient pareilles études. Jusque fort tard dans la nuit, assise auprès du lit de son fils, sans relâche elle cousait. Mais les succès remportés par l'enfant la payaient au centuple de ses veilles, de ses sacrifices et de ses privations.

A dix-neuf ans, Paul terminait ses études moyennes, en obtenant, à sa sortie de rhétorique, le prix d'honneur.

Il dut choisir alors une carrière. Tout le monde conseillait à Maman Grégoire de faire entrer son fils dans les bureaux d'une banque ou d'une administration publique. Paul s'y était depuis longtemps résigné: il savait bien que leurs moyens ne lui permettaient pas d'entrer à l'Université; puis il voulait que sa pauvre maman cessât de travailler. C'était à lui qu'incombait, à partir de ce jour, la tâche de subvenir aux besoins du ménage.

Maman Grégoire savait tout cela. Mais elle savait aussi que le plus cher désir de son fils eût été de poursuivre ses études. Et ce n'était vraiment pas la peine d'avoir fait pendant si longtemps des sacrifices pour s'arrêter à mi-chemin! Enfin Paul approchait de l'âge de milice; elle voulait lui éviter les corvées pénibles, les fréquentations douteuses et surtout les garnisons lointaines: s'il entrait à l'Université, il ferait son service militaire à Bruxelles et ainsi son « petit » ne serait guère séparé d'elle.

Elle entreprit de le convaincre que les ressources du ménage étaient largement suffisantes pour payer les frais des études. Elle se buta d'abord à un refus catégorique de Paul. Mais à force de revenir à la charge, elle fit si bien qu'il se laissa convaincre et entra à la faculté de droit, puisqu'il est admis qu'un diplôme de docteur en droit ouvre la porte de toutes les carrières.

On s'imagine ce que furent les privations qu'elle eut à subir: mais elle les cachait avec un soin si minutieux que Paul ne s'en apercevait pas.

Le jeune homme commença avec enthousiasme ses études: il accomplit à Bruxelles son temps de service militaire et, quelque douloureux qu'il fût pour Maman Grégoire de vivre séparée de son « petit » pendant la plus grande partie de la journée, elle supporta avec stoïcisme cette épreuve. Elle le voyait d'ailleurs tous les jours et lui faisait mille recommandations comme au temps où il allait à l'école.

Elles étaient, du reste, superflues. A l'âge où les autres jeunes gens, séduits par l'éternel féminin, se détachent des leurs, lui, resté chaste, ne connaissait d'autre amour que sa mère. Dès que la cloche sonnait la fin des cours, comme les autres se hâtaient pour aller retrouver les caresses d'une maîtresse, lui, retournait en courant à la maison pour aller retrouver celles d'une maman. Son cœur était fermé à tout ce qui

Karl JANSSENS, DISTILLATEUR

Spécialité :

HASSELT, Vieux Système

Rue des Fabriques, 62 -- Bruxelles

Demandez partout les Marques : Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

n'était pas elle, comme, pour elle, il restait toujours le petit enfant qu'elle berçait et dorlotait.

Il n'allait jamais sans elle au théâtre, à une soirée. Il fallait les voir, le dimanche, Maman Grégoire, appuyée au bras de son fils, faire de longues promenades dans la banlieue. Sous les allées nombreuses où chantaient le soleil et jouaient les oiseaux, ils se promenaient comme des amoureux. Il lui parlait avec tendresse, en se penchant vers elle et elle, fière, rayonnante, lui souriait...

Elle rêvait que désormais sa vieillesse serait douce, puisqu'elle l'aurait toujours près d'elle et qu'il serait là pour lui fermer les yeux.

Un jour vint pourtant où il la quitta. Il ne répondit pas à l'appel de l'amour, mais à celui de la Patrie. Il n'allait pas au-devant des caresses d'une femme; il allait au-devant de la mitraille et des obus.

C'était au mois de juillet. Paul venait d'être reçu avec grande distinction docteur en droit. Ils avaient projeté d'aller passer ensemble un mois au littoral, grâce aux économies qu'elle avait faites au prix de Dieu sait quelles privations! pour que Paul, épuisé par la préparation de son dernier examen, y refit sa santé.

Le départ était fixé au 2 août.

Paul dut partir seul la veille.

Elle n'avait d'abord pas voulu croire à la guerre. Le cœur battant, les yeux fiévreux, les lèvres frémissantes, elle allait se répétant: « Mais non! ce n'est pas possible... Non... l'on ne peut ainsi priver de leur gas les pauvres mamans... Non... ce ne sont que des racontars de journalistes. »

Hélas! il lui fallut bien se rendre à l'évidence lorsque furent apposées sur les murs de la capitale les affiches décrétant la mobilisation générale.

Alors elle se sentit mourir. C'était horrible!... Puis soudain elle éclata en sanglots... Les voisins apitoyés essayaient en vain de la tranquilliser, d'apaiser sa fièvre... Elle ne se calma un peu que lorsqu'on lui eut dit que, pour le petit, elle devait se montrer forte et courageuse.

Ce que fut le dernier repas qu'ils prirent ensemble, on le devine. Ils s'assirent en face l'un de l'autre, pâles tous deux d'une pâleur mortelle; ils touchèrent aux plats du bout des lèvres et, alors qu'ils avaient tant de choses à se dire, ils se turent, devinant que le premier mot qu'ils prononceraient s'acheverait en un sanglot. Ils plongeaient seulement l'un dans l'autre leurs regards douloureux.

Puis, fébrilement, elle entassa dans une valise toutes sortes de provisions et, sans qu'il s'en aperçût, mit dans son portefeuille tout l'argent qu'elle possédait.

Elle faisait preuve d'une énergie surhumaine, se mordant les lèvres, refoulant à grand-peine les sanglots qui la prenaient à la gorge, les yeux brûlant de larmes contenues.

Quand sept heures, l'heure du départ, sonnèrent, ils se levèrent tous deux, froids et blancs comme des statues de marbre.

Il s'habilla, prit sa valise sans mot dire...

Et soudain, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'étreignant, entrecouplant de sanglots les mots d'encouragement qu'ils se disaient... Sur un dernier baiser éperdu, Paul ouvrit la porte et s'enfuit comme un fou.

Hagarde, folle de douleur, elle entendit son pas s'éloigner dans l'escalier, la porte se refermer sur lui...

Alors, avec un rugissement de bête, elle s'affaissa comme une masse sur le parquet.

PARFUMERIE " LUX "

" The Splendid ,, Dentifrice

Prepared by Dr BROWN, Ohio-U.S.A., New-York-Washington.

Maman Grégoire fut longtemps entre la vie et la mort... Lorsqu'elle se leva, elle n'était plus qu'une vieille loque usée, à qui seule l'espérance laissait un souffle de vie.

Au début, elle avait reçu presque chaque jour des lettres du petit, qui essayaient de lui faire croire qu'il ne courait aucun danger. Il ajoutait même qu'il n'irait pas de si tôt au feu, alors qu'il avait pris part à la sanglante défense du fort de Barchon et qu'il était un des rares survivants de sa compagnie. Ses mensonges adorables la tranquillisaient pendant quelques heures. Puis l'angoisse la reprenait toute.

Peu à peu, les lettres se firent plus rares; la dernière qu'elle reçut était datée du 2 septembre; elle venait d'Anvers où le « petit » était, disait-elle, en sécurité, après la retraite de Liège.

Puis les semaines passèrent. Plus rien...

En vain lisait-elle les listes des prisonniers et avec une anxiété qui la serrait à la gorge les listes des blessés... Rien... Elle allait aux informations, courbée, cassée, flageonnant sur ses jambes... Rien... Toujours rien...

Douloureusement émus, les voisins et les amis s'efforçaient de la rassurer. Son cas était celui de cent mille autres familles belges... Mais elle hochait la tête et continuait sa route, réprimant à grand-peine des sanglots...

Parmi ceux qui s'évertuaient avec le plus de patience à lui relever le courage, se trouvait une pauvre femme que son mari, rappelé sous les drapeaux, avait laissée au logis avec quatre jeunes enfants. Elle aussi était sans nouvelles depuis de longues semaines. Mais elle oubliait sa propre peine devant l'étendue poignante de cette douleur.

C'était au moment où, en pieux pèlerinage, les Bruxellois se rendaient dans la banlieue de Vilvorde sur les tombes des soldats tués.

Poussée par le besoin de savoir, la jeune amie de Maman Grégoire accomplit le triste voyage. En plein champ, au bord d'un fossé, elle déchiffra soudain, haletante, ces mots inscrits sur la croix de bois plantée sur la tombe d'un brave:

PAUL GRÉGOIRE

mort pour la patrie le 20 septembre 1914

Maman Grégoire attendait avec angoisse le retour de la jeune femme.

Celle-ci, en apercevant la vieille mère, ne put réprimer un geste d'effroi. Maman Grégoire s'en aperçut. Il lui sembla que son cœur s'arrêtait de battre.

— Vous savez quelque chose, dites...

— Non... rien...

— Si, vous savez... Vous savez, n'est-ce pas?... Dites... Paul... Mon fils...

L'autre, blanche d'effroi, se taisait.

— Mon fils, hoqueta la vieille, mon fils... Il est... mort, n'est-ce pas?... Dites... il est mort?

Elle fixa la femme d'un regard en feu, voulant lire dans ses yeux la vérité, toute la vérité.

Et elle la lut.

Elle eut un rire diabolique, qui la secoua toute et la fit s'écrouler

Maison V. Massart

122, RUE GOFFART, 122 -- 5, RUE DU GERMOIR, 5

Anthracites 35/50 -- 50/80 Chauffage

PUBLI-CITÉ
CARRÉN

L'Eau de Spontin

augmente l'appétit
favorise la digestion

dans un fauteuil. Puis, brusquement, se redressant d'un bond, elle hurla d'une voix déchirante:

— Paul!... Paul!... Mon petit!...

Alors, épuisée, le souffle de vie qui lui restait envolé avec l'espérance, elle retomba, inerte, dans le fauteuil.

Maman Grégoire était morte.

Fernand PAVARD.

DANS LES TRANCHEES

Adolescent à peine, il s'en était allé,
Sans hésiter, s'offrir, dès qu'éclata la guerre,
Tremblant de ne pas être, à son âge, enrôlé
Dans l'armée opposée à l'armée étrangère.

Puis il s'était donné, tout joyeux, fièrement,
Au drapeau qui, bientôt, devait orner sa hampe
De l'Etoile incisant, au front d'un régiment,
La fierté de flotter sur des braves de trempe.

Pour la vingtième fois, profitant de la nuit,
Sa compagnie était à l'honneur aux tranchées,
Mais ce jour-là, distrait, il s'y laissait, séduit,
Entraîner dans du songe au gré de ses pensées.

INSTITUT ÉLISABETH

33, Rue de Liedekerke, 33, BRUXELLES

Préparation aux Examens et Emplois de

Sténographe Commercial et Parlementaire

COURS DE DACTYLOGRAPHIE

-- Médailles d'Or et d'Argent --

Nombreuses références Patronales

SERVICE DE PLACEMENT GRATUIT

CONDITIONS AVANTAGEUSES

Une place d'honneur est toujours réservée à nos cours pour nos
SOLDATS MUTILÉS

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

La neige l'assaillait depuis longtemps, pourtant.
Malgré le froid cruel le mordant sous le givre,
Et le danger sournois, sans répit, le guettant,
Il semblait insensible et souriait, comme ivre.

C'est que l'aube attirait, en naissant, ses regards
Vers le ciel, dans la neige, une hermine mouvante
Que l'aurore paraît doucement de ses fards
Comme pour en cacher la terre en épouvante.

Car l'enfant, évadé dans l'aurore, oubliait
Le sifflement méchant des balles, les désastres
Constants que la mitraille, autour de lui, créait,
Et ses yeux, fascinés, semblaient suivre les astres.

Mais sa main se glissa, vers son cœur, sous le drap
Givré, pour y trouver un portrait, une image
Qui, seule, eut le pouvoir puissant, immédiat,
D'arracher ses regards à la neige, un mirage!

Ayant pris dans ses mains tremblantes le portrait,
L'enfant ému — pendant que lui montaient des larmes
Couvrit de baisers fols le front qui souriait
Et serra, confondus, et l'image et ses armes.

Ce jour était celui où sa mère, là-bas,
Chaque année espérait qu'il vint tôt la surprendre,
Lui souhaiter la fête en l'enlaçant des bras
Et lui voiler les yeux d'émotion très tendre.

Se redressant un peu, respectueusement,
Il fit au cher portrait son compliment de fête,
Mais, tout à coup, gémit: « Bonne... fête... oh!... maman!... »
Une balle venait de l'atteindre à la tête!

Ch. FORGROIS.

LA GUERRE ET LE STYLE

Si les arts et les lettres sont un peu comme la politique et s'ils subissent, comme tels, l'influence de l'heure, il est également vrai qu'ils sont l'expression d'un idéal absolument opposé aux circonstances qui ont fait naître cet idéal, et qui constitue la forme la plus attachante du tourment perpétuel de l'esprit devant l'insondable infini.

Aujourd'hui, le spectacle permanent d'horreur et de violence nous effraye; nous en repoussons l'idée comme celle de la mort et nous n'admettons pour nos sens que des émotions transcendantes, malgré le matérialisme ambiant et la brutale réalité. Le revirement de notre société est tellement flagrant qu'on est amené à se reporter à l'époque, encore rapprochée, où le goût de l'horreur, l'âpre violence de l'expression et la hantise générale d'extraordinaire ont servi de base aux manifestations de l'esprit.

Maison A. Opdebeek

DÉMÉNAGEMENTS & GARDE-MEUBLES
CHAUSSÉE D'IXELLES, 73, IIXELLES

Prix de guerre-forfait.

Demandez partout les Marques :
Merdjan à 0.30, Vainqueur à 0.20, Oros à 0.25

Voir annonce page 38.

On se rappelle, par exemple, les extravagances des cubistes, les inquiétantes élucubrations des futuristes et même les productions bizarres des décadents, qui formaient bien la synthèse la plus raffinée de l'horreur et de l'incohérence. Par le fait, on est porté à se demander, en face, d'un côté, des événements actuel, et, de l'autre, de ces productions aux apparences si étranges, s'il ne convient pas d'estimer géniaux des œuvres dont le caractère, semblait-il, subversif n'était que l'interprétation d'une image latente et terrible, dont les événements ont, dans la suite, précipité la révélation. On a pu rire, à première vue, des conceptions outrancières et de l'incohérence de cet art insensé, parce qu'on nie généralement un penchant pernicieux; mais maintenant, peut-on désavouer que ces œuvres outrancières n'aient exprimé les tendances morbides d'une génération mourante? Comment des œuvres subversives auraient-elles germé dans le cerveau de leurs créateurs si les tendances tacites de la société ne les y avaient incitées? C'est l'esprit public qui a présidé à leur éclosion et leur a indiqué la voie. En effet, l'évolution des idées, l'inquiétude mondiale ambiante, la menace permanente d'un cataclysme, l'angoisse qui en résultait, tout cela explique les visions de ces novateurs de l'art. Il n'est pas osé de dire que ceux-ci ont été subjugués par la poussée lente et monstrueuse de l'acier, de cet acier qui sectionne, aiguise les angles et que la terre allait vomir dans une éruption irrésistible. Le sourd travail de Vulcain qui s'accomplissait au fond de l'Etna, ils en ont démêlé le sens terrible et ils nous en ont donné la réelle notation. Les cubistes, donc, aux œuvres martelées et comme passées à l'enclume, les futuristes qui semaient des impressions éparées, les impressionnistes épris de colorations infernales, les décadents même, poètes qui ont fondu le verbe au creuset et en ont écumé une incohérence suprême, tous ces artistes étaient des originaux, certes, mais ils étaient, en tout cas, les interprètes fidèles d'une société trépidante.

Evidemment, leur art n'était pas une réalisation du beau; et c'est ce qui l'a fait repousser a priori; mais comme il était essentiellement intellectuel et qu'il ne s'adressait qu'à notre esprit, il devait en exprimer les affres. Les protagonistes de cet art apparurent, pourtant, d'emblée comme des imposteurs méprisables. On ne se douta pas que leur baroque voulu, les heurts volontaires, l'entrechoquement répondaient à des règles absolument définies. La tourmente actuelle devrait donc réhabiliter, à nos yeux, les apôtres de l'art ultra-moderne. Ils désaient vrai, les fatals incompris, au point de se confondre avec cette tourmente où leurs œuvres se sont, pour ainsi dire, amalgamées. Et, pourtant, nous n'aurons désormais qu'un regard apitoyé pour leur genre intuitif. A nos yeux, ils ne seront plus jamais que de pseudo-fous délivrés du cabanon par la force des choses.

C'est bien le propre de l'humanité de se mentir à soi-même. La masse est pareille à des Silènes ivres qui repoussent le miroir et qui prétendent ne pas tituber. D'ailleurs, vis-à-vis d'elle, la vérité n'est pas bonne à être dite. Elle n'est que du ressort des hommes supérieurs: eux seuls ont la force de caractère voulue pour s'en bien pénétrer. Il

Lisez : HET LEVEN La plus belle illustration flamande d'actualités 25

à 30 photographie de chaque numéro. — Dépositaire : Agence CARREN. —

EN VENTE PARTOUT

PUBLI-CITÉ CA RREN

Le Meilleur Sel de Table **EPUROS**

PHOSPHATÉ, NUTRITIF ET FORTIFIANT

— Se vend dans toutes les bonnes épiceries —

faut un esprit mûr au raisonnement pour l'accepter dans toute son évidence. La masse a peut-être le droit de l'exiger, mais elle n'a pas la faculté de la saisir. Au surplus, on la lui ferait connaître que, selon les circonstances, elle la repousserait encore. L'humanité, qui vit d'espérance, a besoin d'enchantement. Les bateleurs, les thaumaturges, les cartomanciens ont plus de chance de la séduire. Aussi il est né, de ce fait, un style général du moment, qu'on pourrait appeler « illusionniste ». La tribune où les politiciens déversent des effluves pathétiques, les généraux qui écrivent sous l'éclair des sabres, les écrivains militaires qui raisonnent d'une manière fictive sur des faits accomplis, collaborent à cette même idée d'illusionnisme. Mais aussi la foule qui rêve l'impossible, se révolte contre l'évidence, et n'admet que ce qui est susceptible de flatter son amour-propre ou ce qui le ménage. C'est là un point de psychologie dont sont pénétrés les dirigeants des nations. Aussi les œuvres qui ont exalté le génie guerrier des grands capitaines n'ont jamais célébré que le beau côté de la guerre, le triomphe avec ses fanfares et ses panaches. C'est faux comme expression, mais « c'est magnifique ». Le public s'élève contre toute autre conception. Wiertz, malgré tout son génie, ne peut nous émouvoir actuellement. Ce ne sont pas ses moignons sanglants, ses mains crispées, ses faces grimaçantes et ses mères éplorées, maudissant dans une ruée irrésistible le dieu de la guerre, qui ont sur nous des suggestions élevées. C'est un pandémonium dont nous préférons repousser, momentanément, l'évocation...

L'humanité s'est toujours plu à voir les choses sous les couleurs du prisme, car cela satisfait son irrésistible besoin d'illusion. Nous repoussons la réalité parce qu'elle détrompe notre imagination. Celle-ci constitue pour l'esprit un vaste champ qu'ont toujours exploité les philosophes, les rhéteurs, les sophistes qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont surgi, généralement au milieu des convulsions terrestres, pour chercher, par une sorte de mission apostolique, à en atténuer les effets, refréner les impulsions de la race et donner naissance à des conditions morales nouvelles et contradictoires qui semblent destinées à relever l'humanité qui sombre. Les dirigeants modernes se substituant à eux agissent dans le même sens. Ils ont assujéti la pensée à une règle invariable, dans la même impérieuse nécessité d'atténuer les sensations. C'est de la sorte que le règne des armes a donné naissance, dans le domaine intellectuel, à une sorte de discipline à laquelle n'échappe, à l'heure actuelle, aucun pays belligérant ou neutre. C'est l'action morale, parallèle à l'action militaire et qui en constitue, en quelque sorte, le contrepoids. Vainqueurs et vaincus y recourent avec une égale adresse, maniant à loisir l'euphémisme. L'expression générale actuelle de la pensée constitue ainsi un trompe-l'œil destiné à détourner l'attention du cataclysme mondial se révélant dans toute son horrible vérité, et que dégage la philosophie optimiste résumée par ces mots célèbres: « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. »

Georges GERMAIN.

LE LABEUR DE LA PROSE

« Du moment qu'on est artiste, a écrit Flaubert, il faut que MM. les épiceries, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres, s'amuse sur votre compte personnel. Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que la vie de l'écrivain importe peu. Arrière la guenille! »

Au contraire, je lis dans un autre livre que je viens de faire prendre au hasard dans ma bibliothèque afin de tromper les ennuis du traitement d'une entorse :

« Pour bien comprendre nos grands littérateurs, il est indispensable de pénétrer dans leur intimité, de connaître leur tempérament, leur caractère, de les suivre dans leurs joies comme dans leurs douleurs, de s'enquérir des influences qu'ils ont subies, des amis qui les soutenaient en même temps que des adversaires qui se sont acharnés contre eux, semant leur chemin d'obstacles et de trahisures. L'œuvre est le résultat de toutes les excitations du milieu ambiant. Un esprit original est presque toujours un sensitif. Les nerfs jouent chez lui un rôle aussi considérable que le cerveau ; ils intensifient l'inspiration que le cerveau a fait jaillir. Comment donc est-il possible de porter un jugement sur une production littéraire quand on ignore toutes les circonstances qui l'ont fait naître ? Le médecin doit s'informer des faits pathologiques qui ont précédé une maladie. Le génie, cette maladie divine dont ne souffrent que quelques rares privilégiés, ne possède-t-elle pas également ses prodromes ? »

Ce livre, c'est *Le Labreur de la prose*, de M. Gustave Abel, l'ancien rédacteur en chef de la *Flandre libérale*. Livre abondamment documenté, longuement médité. — M. Abel en publiait déjà l'ébauche au mois de mai 1891, dans la *Revue Universitaire* de Bruxelles, alors qu'il faisait son droit, — et qui constitue la plus curieuse analyse des diverses phases de la production littéraire, étudiant les écrivains dans leurs fatigues et leurs souffrances « professionnelles », — dans leurs manies mêmes, exagérées tant de complaisance par Lombroso et Nordau.

Et, à mon sens, M. Abel a raison contre Flaubert. Rien de l'écrivain ne doit rester étranger au critique. Quelle comparaison plus féconde en enseignements, d'ailleurs, que celle de la facilité des Diderot, des Michelet, des George Sand, avec les affres des Rousseau, des Goncourt, des Zola ! Le fac-similé d'une épreuve corrigée par Balzac, que notre auteur a pu emprunter à la riche collection Spoelberch de Lovenjoul et qu'il commente avec une jolie ingéniosité, évoque, tout entier, le puissant génie qui écrivit la *Recherche de l'absolu*. Enfin il n'est guère de drame plus poignant que la mort de Flaubert, tombant foudroyé auprès de sa table de travail par l'effort cérébral, par la poursuite angoissante du mot juste, de la période harmonieuse :

« Sa figure rouge que coupait une forte moustache blanche aux bouts tombants, a raconté le pauvre Guy de Maupassant, se gonflait sous un afflux furieux de sang. Son regard ombragé de grands cils sombres courait sur les lignes, fouillant les mots, chavirant les phrases, consultant la physiologie des lettres assemblées, épiant l'effet comme un chasseur à l'affût. Puis il se mettait à écrire, lentement, s'arrêtant sans cesse, recommençant, raturant, surchargeant, emplissant les marges, traçant des mots en travers, noircissant vingt pages pour en achever une, et, sous l'effort de sa pensée, geignant comme un scieur de long. »

Dans le conflit littéraire entre les admirateurs du fond et les passionnés de la forme, entre les « non-laborieux » et les « laborieux », M. Abel penche visiblement pour ceux-ci. Mais il n'a rien des outrances d'un Barrès, par exemple. Il n'est pas loin de se rallier à l'opinion de Louis Veuillot : « La phrase raturée, refaite, recopiée, est la bonne ; la page tracée d'un seul jet, sans points, sans virgules, sans orthographe, est l'excellente » ; et il répète avec Vacquerie : « Le style n'existe pas plus sans l'idée que l'idée sans le style. »

Peut-être faudra-t-il, tout bonnement, adopter un jour la définition de Brunetière : « Le style n'est, en tout art, que la manière de s'exprimer. » Il en résulte que le style n'existe pas en soi ni d'une manière abstraite ; et aucun ouvrage « bien écrit » ne l'est pour les mêmes raisons ni par les mêmes qualités qu'un autre ouvrage « bien écrit ».

C'est ici la grande erreur des théoriciens : tous, ils admettent un modèle ou un idéal, un canon du « bien écrire », essayent de le déter-

Le Meilleur SEL DE TABLE ÉPUIROS

PHOSPHATÉ, NUTRITIF & FORTIFIANT
SE VEND DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

miner, décident que Molière ou Saint-Simon écrivaient mal, pour ne s'y être point docilement soumis, et relèvent des solécismes dans la prose de Bossuet, dans les vers de Racine. Aussi n'est-ce pas la rhétorique qu'il faut interroger pour juger de la valeur d'un écrivain comme écrivain : c'est lui-même. Quoi qu'il ait voulu dire, nous lui demanderons s'il l'a dit, comment il l'a dit, avec quel degré de clarté, de précision, de force.

« La plupart des écrivains, note encore Brunetière, sont au-dessus, ou au-dessous, ou à côté de leur pensée. Le triomphe du style ne consiste qu'à égaler sa pensée et le reste n'est pas une question de forme, mais de fond. » On a unanimement rendu cette justice à M. Gustave Abel, qu'il a dans son très beau livre « égalé sa pensée » en nous donnant une des œuvres les plus intéressantes qui aient paru en Belgique.
A. BOGHAERT-VACHÉ.

L'ART ET LA GUERRE

Il est un problème auquel il importe au plus tôt d'apporter une solution nette et définitive.

L'art doit-il, plus que la science, le commerce ou l'industrie, souffrir de la guerre ?

Alors que tous doivent avoir à cœur d'être utiles, faut-il qu'au seul profit des commis é-s-alimentation, les artistes chôment et s'engourdisent dans l'inaction ?

Faut-il nécessairement que l'époque lourde d'avenir que nous vivons soit un arrêt complet dans l'un des principaux domaines de l'activité humaine, lorsque cet arrêt doit correspondre au pire des reculs.

Certes il est des écrivains qui s'astreignent au silence par amour-propre ou par indifférence ou défaillance, opposant leur inertie et leur ennui au spasme convulsif qui déchire le monde, à moins qu'ils ne se cachent sous quelque utile pseudonymat qui n'entachera pas leur morale patriotique. Sans doute obéissent-ils aux tonitruants discours de la clique de nos journalistes exilés, et tremblent-ils devant les anathèmes et les châtements dont ils les menacent parce qu'ils n'ont pas fait comme eux.

Mais pourquoi diable pourrait-on vendre quoi que ce soit et ne pourrait-on pas écrire ?

Je vous entends : ce qui relève de l'alimentation est nécessité. Eh quoi ! le poème, le livre, le journal ne répondent-ils pas aussi à un besoin social, ne sont-ils pas nécessaires à l'esprit tout comme le pain l'est au corps ?

Voyez déjà dans quel marasme s'empêtre cet art dont nous faisons à juste titre notre orgueil.

Et voyez aussi comme le public en est avachi ; voyez comme il applaudit aux stupidités qu'on lui donne à applaudir et comme il se délecte à la lecture de ces morceaux héroïques et littéraires fabriqués de toutes pièces dans une arrière-boutique par quelque épiciier s'y embêtant.

Ah ! oui, il y a belle lurette qu'on ne parle plus d'art en notre charmant pays, si l'on excepte une timide tentative, de-ci, de là, sous l'estampille de l'amoune.

Mon Dieu ! le but excuse le moyen, n'est-ce pas ?

Des expositions s'ouvrent, des concerts s'organisent, des œuvres naissent, isolément, qui s'efforcent de secourir nos misères, d'atténuer nos souffrances.

En vérité, l'art, servant de la charité, exploite actuellement sa seule raison d'être aux yeux de beaucoup ; d'autant plus qu'il trouve dans la

guerre, par l'héroïsme qu'elle incarne, la gloire qu'elle donne, les sacrifices qu'elle impose et la douleur qu'elle crée, une source intarissable d'émotions.

Cependant le public ignore ces essais ou les relègue au second rang, rejetant le rêve pour n'admirer que l'action dont il prétend voir dans la guerre la synthèse suprême.

Ce bon public! il n'a que faire de cet art, des mots, des mots, rien que des mots; il lui faut des faits précis, il lui faut des réalités; il trouve à lire ses communiqués journaliers qu'il confronte et compare sans se lasser l'exutoire nécessaire à son besoin de savoir...

Mais aussi que lui sert-il d'écarquiller les yeux; il n'y verra jamais plus clair s'il s'obstine à découvrir la moindre précision dans l'inextricable chaos actuel.

Le choc sanglant auquel il assiste impuissant, mais non pas muet, hélas! n'est qu'un vaste symbole qu'aucune dépêche ne lui traduira, mais que de nombreux esprits, heureusement, veulent interpréter que la concision brutale des faits ne contente pas.

Et ceux-là qui veulent se recueillir, en appellent à l'art qui seul peut détourner leur esprit du cauchemar qui les hante. Est-ce à dire qu'ils veulent s'isoler et vivre au beau milieu de la plus formidable des luttes à poursuivre un rêve qui papillonne; bien au contraire; l'épopée dont ils sont les témoins angoissés les intéresse davantage que beaucoup peut-être, mais ils préfèrent l'étudier en son essence même plutôt que de se prêter à l'envol toujours piteux des canards de toute couleur.

Ce n'est point d'ailleurs dans un communiqué relatant brutalement un engagement dans lequel des milliers de vies peut-être se sont anéanties, ce n'est point dans le laconisme d'une dépêche qu'une mère, une épouse, une sœur chercheront à tromper leur attente, leurs angoisses.

Car cette morne concision leur donne à savoir le peu de cas que l'on fait de cette vie à laquelle elles attachent, elles, tant de prix.

Vous toutes qui priez pour l'absent, tombé peut-être, là-bas, dans la mêlée, inconnu, mutilé; vous toutes que le bruit étouffé du canon tonnant au loin fait tressaillir, mères, épouses, sœurs, dites, n'est-ce pas que l'art, cette éternelle et sublime religion de l'homme, vous est nécessaire, n'est-ce pas qu'aux heures lasses de doute, aux heures mauvaises du désespoir, vous vous agenouillez à son autel.

POLART.

—(Reproduction interdite.)

POÈME

Aux femmes dévouées et charitables.

« Chante, chère petite, oh! oui, chante bien fort;
 Ta chanson, douce enfant, couronne mon effort,
 Ton rire tinte clair au creux de la souffrance,
 Et ta belle gaieté m'est une récompense.
 Chère tête sur qui je veillai tendrement
 Avec le soin jaloux qu'apporte une maman;
 Front calme et pur, que rien ne souille ni ne froisse,
 Et de qui j'écartai nos maux et nos angoisses
 De peur qu'une pensée importune ne vint
 Troubler le frais concert de ton rire divin.»
 Lorsque la guerre eut pris leurs seuls soutiens aux femmes,
 Lorsque sa trombe dans la mitraille et les flammes
 Eut emporté leurs fils, leurs époux et leurs dieux,
 Parmi les appels fous, les râles, les adieux,
 Les plaintes des blessés et les clameurs des brutes,
 Dominant le tumulte infernal de la lutte,
 Une voix s'éleva, loin des cris triomphants,
 Qui disait: « O veillez, veillez sur nos enfants.»
 Humbles et fiers héros de la grande épopée,
 Votre appel nous trouva, déjà, toutes groupées;

Electricité

JULIEN BISSCHOT
 Rue Marché du Parc, 66, Bruxelles
 Lumière, Sonnerie, Téléphone
 Installation et entretien

Mères, femmes et sœurs, avons tendu la main
 Pour que vos chers petiots n'aient pas froid, n'aient pas faim;
 Pour que leurs beaux yeux clairs ignorassent nos larmes,
 Nos affres, nos douleurs, nos deuils et nos alarmes,
 Pour qu'ils aillent, joyeux, sous un ciel plus clément,
 Et que leur rire fit sourire leur maman;
 Pour que les jours mauvais, les jours froids de décembre,
 L'âtre flambât gaïment au milieu de la chambre:
 Pour que la honte, hélas! n'aggravât pas le deuil,
 Et qu'un peu de bonheur visitât votre seuil.
 Mères, épouses, sœurs, ô comme nous veillâmes
 Sur vos foyers brisés, vos enfants et vos femmes,
 Et comme il nous était doux de tendre la main
 Pour que vos chers petiots n'aient pas froid, n'aient pas faim...

PAUBERT.

MATINÉE CHAUDE

Sous le ciel bleu comme la Méditerranée,
 Le soleil de fin mai dessèche le jardin,
 Et la chaleur ardente de la matinée
 S'étend sur la grande ville comme une main...

Or, si mon regard se perd ainsi dans l'espace
 Et dépasse aisément mon horizon borné,
 C'est que je voudrais que le vent léger qui passe
 Transmette ma pensée au sol où je suis né...

(Reproduction interdite.)

J.-J. VAN DOOREN.

" MARGHARITA "

Une fleur éclatante au milieu des cheveux,
 Une rose « pompon » que mordillent ses lèvres,
 Un petit front rêveur et deux yeux langoureux,
 Telle est Margharita, la gardeuse de chèvres.
 Avoir une chaumine au lieu d'une maison,
 Pour plafond le ciel bleu, pour jardin les montagnes,
 Pour lampe le soleil, pour tapis le gazon,
 Un mouton pour ami, ses chèvres pour compagnes,
 Ici-bas pourrait-on vivre un rêve plus beau!

Margharita la brune a sur elle un lambeau,
 Sa blouse est un haillon, sa jupe est une loque,
 Mais ses yeux sont l'azur, sa bouche est le rubis,
 Et sa gorge bronzée où tremble une breloque,
 Semble plus douce encor que ses douces brebis.
 Telle est Margharita, la gardeuse de chèvres,
 Qui, n'ayant pour tout bien que ses vallons en fleur,
 Ayant pour seul joyau le corail de ses lèvres,
 Possède tout pourtant, car elle a le Bonheur!

IL NEIGE

Dans un ciel triste et gris, très lasse, monotone,
 La neige blanche papillonne;
 Les flocons, dans les bois, se posant çà et là,
 Mettent partout du mimosa
 Tout blanc, de ci, de là...

La forêt s'emmitoufle en son manteau d'hermine,
Frileuse au souffle qui l'incline ;
Sous un duvet ouaté, les arbres çà et là,
Semblent en habit de gala
Tout blanc, de ci, de là...

La nuit met sur la neige un voile de mystère,
Tout dort, tout se meurt sur la terre ;
Mais la lune surgit et jette çà et là
Des scintillements de mica,
Tout blancs, de ci, de là...

RAYMOND GERMAINE.

UN AMI

Si l'on doit suspecter l'existence de l'amitié, interrompit Deroche, la vie, sous ce rapport, ne peut plus être qu'une continuité d'expériences propres à s'assurer de la réalité des affections que l'on se témoigne ; je ne contesterai pas l'indigence déplorable de ce sentiment sur notre pauvre sphère, mais il serait aussi téméraire de l'admettre comme une fiction que de prétendre ériger en leurre, la possibilité d'une inaltérable fidélité entre deux cœurs qui s'aiment.

Et l'ancien général, encouragé par le silence de ses auditeurs qu'une très vieille habitude réunissait tous les soirs à la même table du café « glorieux », après s'être recueilli quelques secondes, continua : « Lorsque j'entends la sempiternelle exclamation : « Il n'y a pas d'amis, il n'y a que des intérêts », je ne puis m'empêcher d'évoquer le souvenir d'une histoire dont les héros ont dû à l'amitié pure le retour d'un bonheur affreusement compromis dans des circonstances que je veux vous narrer :

A cette époque, je n'étais encore qu'un petit sous-lieutenant rempli d'espérances ; j'avais rencontré par un hasard heureux, dans cet immense Paris, un ancien condisciple de collègue, Paul Gilbert, et cette rencontre avait renoué une vieille et sincère amitié.

Tous les mercredis, je me rendais chez lui et nous passions là des heures délicieuses en compagnie de sa charmante épouse et d'un collègue dont la franche et sympathique gaieté animait encore ces soirées. Paul adorait sa femme, il en était aimé ; aussi se flattait-il d'être le plus heureux des hommes.

Le malheur cependant planait sur tant de sérénité : chargé d'accompagner une mission diplomatique qui exigeait un séjour d'un mois à l'étranger, Paul partit un matin, laissant sa jeune épouse libre d'ordonner son existence comme elle l'entendait pendant son absence, tant il était convaincu de son absolue fidélité et désireux de lui éviter les ennuis d'une monotone solitude. Mais à son retour, mon pauvre ami crut surprendre une altération dans l'affection de sa femme qu'il voyait très souvent plongée dans d'inexplicables rêveries : vainement il essaya de croire aux prétextes qu'elle invoquait, lorsqu'il l'interrogeait sur les motifs de son incompréhensible attitude.

Bientôt le démon de la jalousie s'appliquant à meurtrir son cœur, il se mit à provoquer des scènes malheureuses, au cours desquelles il couvrait son désespoir sous les apparences de violentes colères, et ce ménage naguère si uni devint un véritable enfer. Un soir, Paul trouva le logis vide ; cet événement porta son douleur au paroxysme, un seul désir s'empara immédiatement de lui : se venger de celle que ses lèvres injuriaient avec une rage insensée, mais que son cœur pourtant appelait éperdument. Il se mit donc à la recherche de la fugitive, paya même des détectives privés, mais les jours se passaient sans apporter le moindre indice susceptible de découvrir sa trace, lorsqu'un soir cependant qu'il allait, tête basse, à la dérive, il vit soudain sa femme, aux bras d'un inconnu, venir à lui.

D'un bond irréflecti, il se précipita sur eux et les sépara, les yeux révoltés, la rage à la bouche, mais son adversaire parvint à se saisir d'un revolver et a tiré à bout portant.

Paul, pendant trois jours, fut entre la vie et la mort, et, la jeunesse reprenant ses droits, il revint à lui.

La première personne qu'il vit à son chevet fut sa femme ! La femme qui pleurait son pardon, en l'adjurant dans sa douleur de croire qu'elle était toujours digne de son amour, qu'elle avait été imprudente et non coupable en subissant l'influence perfide d'un violoniste exotique engagé au « Pavillon d'art » où, pendant l'absence de Paul, elle se rendait tous les après-midis chercher une distraction à son ennui, et le blessé pardonna malgré le doute abominable de son cœur imparfaitement convaincu.

Deux années s'écoulèrent, le funeste doute, toujours vivace, empoisonnait l'existence de Gilbert ; quoique sa femme ne cessât de l'entourer d'une tendresse inlassable, son caractère devenait chaque jour plus sombre, car sa volonté ne pouvait, malgré ses efforts, dissiper le doute qui le rongait. Le bonheur de ce ménage semblait irrémédiablement brisé quand le collègue et ami de Paul entreprit de le reconstruire. Feignant de partager le doute de Paul, il lui fit part d'un plan conçu pour s'assurer une fois pour toutes s'il était ou non fondé. Ce tzigane meurtrier devait avoir purgé les années d'emprisonnement qu'il devait à son geste criminel ? N'était-ce pas pour elle qu'il s'était mis au ban de la société ? Ce plan fut exécuté à la lettre. Durant quatre jours, le dangereux mensonge fut remis à l'épouse coupable. Mais en vain, il resta sans réponse, et le soir du dernier jour, cependant que Paul étreignait sa femme, elle lui glissa doucement la missive dans la main. Ce geste acheva de chasser le doute de l'esprit de Paul... »

« — Cependant, général, hasarda un de ses auditeurs, vous conviendrez que l'épreuve pouvait se terminer par un irréparable malheur ; elle pouvait succomber à cette prière... »

« — Impossible, conclut le vieil officier, l'ami l'avait prévenue. »
J. GOFFIN.

(Reproduction interdite.)

DE LA VALEUR

Il semble qu'en ces moments deux qualités d'égale puissances attirent l'admiration des hommes.

D'abord la force pratique : Les hommes admirent l'homme qui peut matérialiser ses vœux et ses idées en pierre et en bronze. L'homme qui a l'impunité de détourner le cours des fleuves ; qui parvient à mener son télégraphe par delà l'Océan, de rivage en rivage ; qui peut construire l'aéroplane, le canon et le navire ; qui, assis dans sa cabine, dicte les dispositions de la bataille, trace des plans de campagne, — d'un combat naval ou d'un combat sur terre, — en sorte que les meilleurs capitaines et amiraux, lorsque la lutte est finie, voient qu'ils doivent féliciter le capitaine pour son triomphe ; l'homme qui, voyant les désirs des hommes, et sachant comment arriver à ses fins, prend leur commandement comme le vent le fait des nuées d'argent, et les dirige vers la joyeuse surprise, vers le point précis où ils voudraient être : cet homme est suivi avec acclamation.

Le second mérite est la bravoure, la force d'âme, la volonté ferme et irrésistible, qu'aucune terreur ne peut atteindre, qui est impérieusement attiré par les regards sévères et les menaces ou les armées hostiles, — que dis-je ! — celle pour qui ces impulsions sont indispensables afin de délivrer et d'aviver ses sources d'énergie prisonnière en une pure flamme, et n'a jamais l'occasion de se manifester dans sa plénitude tant que l'épreuve n'atteint pas son point culminant, alors, dans cette minute supérieure, il devient incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles, et le héros est plein de ressources et de lumière et toutes ses forces, seraines et fertiles, s'épanouissent et apparaissent parfaites et majestueuses. Il y a un Héra-

kles terrible et indompté, un Achille insatiable de courber, un Thésée au cœur inébranlable et un Agamemnon briseur de boucliers dans la mythologie impérisable de chaque nation et, pour enrichir l'Histoire de la Terre, il y a un Léonidas, un Baudouin bras de fer, un Miltiades et un Guillaume de Juliers, un Thémistocle et un Breydel.

On a cru pouvoir dire que le courage est une chose commune; mais l'immense admiration dans lequel il est tenu affirme qu'il est extrêmement rare. Sans doute, la résistance animale, le premier instinct du mâle lorsqu'il est acculé, pour ainsi dire, sur les crêtes des parois de l'abîme, est commun, et l'instinct guide l'animal comme la pesanteur la pierre. Mais la fermeté purement courageuse d'une âme de premier ordre, la pure énergie morale dans les périls, le courage dans les yeux et dans la conduite de vie, le calme impénétrable du héros et du sage devant la gueule du canon meurtrier, la gaieté dans le solitaire attachement de ce qui est juste, est vraiment le privilège spécifique de quelques caractères élevés.

Il n'est guère opportun de montrer combien le courage est vénéré, puisque les peuples élèvent le héros au premier rang de la hiérarchie des êtres. Ils oublient tout pour lui. Quel bruit ne fait-on pas à travers un océan d'événements et de siècles à propos des Thermopyles et de Solamine et des victoires d'Epaminondas! Quelle gloire autour des batailles de Gravelines et des Eperons d'or! Quelle mémoire autour de l'action de Régulus!

L'homme qui, à un moment donné, sans avoir jeté un regard en arrière, a offert sa vie pour l'accomplissement d'un acte sublime et transcendant, égale à tout ce qu'il y a de plus élevé: il devient le héros de sa patrie. Les livres d'enfants, les ballades qui charment notre jeunesse, les hymnes de guerre qui chantent les hommes, les topiques habituels de l'éloquence, la foudroyante emphase que l'orateur donne à chaque harangue martiale et que les hommes saluent en sont les témoignages indéniables.

Puisse rapidement luire le jour, ô notre Patrie tombée, puisse rapidement luire le jour, où tu te réveilleras chaque matin pour lire et pour entendre les traits d'héroïsme innombrables de tes fils et de tes frères au fond des champs, au bord des fleuves ou dans les gorges boisées d'une âpre montagne. Ce sera ton thème incessamment renouvelé. L'on sait des exemples d'hommes qui, pour avoir montré un courage effectif en une seule occasion, sont devenus le spectacle solennel et sacré des nations et devaient être portés, comme les héros virginaux du temps d'Ajax, sur des chars de triomphe vers chaque assemblée populaire.

Tel est l'attrait de la valeur sur l'âme des hommes qu'ils se sont plu à être appelés Lion, Panthère, Aigle et Dragon, du nom des animaux farouches qui furent nos contemporains dans la durée des formations géologiques. Mais les animaux ont de grands avantages sur nous en vertu de leur précocité. Touchez la tortue marine avec un bâton, et elle le saisira entre ses mâchoires. Touchez-lui maintenant la tête et les mâchoires ne lâcheront point le bâton. Brisez un œuf et le petit embryon qui l'occupait, les yeux encore fermés à la lumière de la vie, mord avec un acharnement prodigieux. En vérité, ces vivaces créatures s'évertuent de mordre avant la vie comme après la mort! Mais l'homme commence son existence sans secours et le petit enfant est au paroxysme de la frayeur dès que sa nourrice l'abandonne, et il arrive si péniblement à quelque faculté de défense que les mères ont l'habitude de dire que le salut de la vie et de la santé d'un jeune enfant est un perpétuel miracle.

Durant chaque moment, aussi longtemps que le petit enfant est à l'état de veille, attentif et tranquille, il étudie l'usage de ses yeux, de ses mains et de ses pieds. Il apprend comment on arrive, d'une façon lente et graduelle, à éviter toutes les forces hostiles et anonymes qui règnent autour de la maison. Il tâtonne en tremblant, il fait des milliers de constatations urgentes et curieuses et chaque heure lui

apporte un apaisement singulier. Mais cette éducation finit trop tôt. La plupart des hommes naissent au milieu du cercle traditionnel de la famille et, commençant très vite à être occupés jour par jour par la routine sans danger de l'usine, jamais il n'acquièrent la rude expérience qui fait le cosaque, le soldat, l'intrépide sentinelle des frontières ou les jeunes gens des bandes garibaldiennes. L'éducation, l'habitude et la raison sont les antidotes de la peur. L'enfant est aussi en danger à la fenêtre de la chambre ou dans le jardin, près de la grille de l'âtre ou près du chat, que le soldat près de la mitrailleuse ou près de l'embuscade.

Chacun surmonte l'épouvante selon qu'il a compris réellement le péril et acquiert des moyens de résistance nécessaires. Chacun est passible à la panique, qui est en quelque sorte la terre de l'ignorance livrée à l'imagination. L'éducation et l'habitude arrachent la crainte à nos cœurs et règlent la destinée de la bataille. Il est donné de conquérir à ceux qui ont la conviction de pouvoir le faire!

L'habitude fait un soldat meilleur et plus brave au combat que toutes les plus urgentes considérations de devoir. La familiarité avec le danger le rend incapable de l'estimer. L'effroyable explosion des shrapnells appelle son attention sur l'horizon, il aperçoit immédiatement combien considérable est le risque; et, dans sa fièvre poitrine, il n'est point oppressé par de vaines terreurs. Il connaît la loi pratique du Maréchal de Saxe, que chaque soldat tué coûte à l'ennemi son propre poids en plomb et, dès lors, il est comme un bloc de force silencieuse et il sait, comme en toute chose, à quoi il faut s'en tenir!

GORDON R. SWEVERS.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE et Industrielle

MÉDAILLE A L'EXPOSITION

INTERNATIONALE D'ART

PHOTOGRAPHIQUE

— 1912 —

48

S. S. POLAKS

**Chaussée de Haecht
BRUXELLES**

SAINT-JOSSE

Près le Jardin Botanique

Comptoir National de Parfumerie

AVENUE JEAN VOLDERS, 52. BRUXELLES

Seul concessionnaire des dentifrices "NATIONALE", et "THE SPLENDID",

Le Téléphone à la Guerre

Dans la guerre de positions, telle qu'elle se déroule en ce moment sur tout le front, l'emploi du téléphone joue un rôle extrêmement important.

Le poste de commandement d'un chef d'artillerie est un poste central, où viennent aboutir de nombreux fils téléphoniques qui, traversant les forêts, les collines et les cours d'eau, aboutissent au réduit souterrain du commandant. De sa caverne, il domine ses batteries, il dirige le tir, se tient en communication constante avec l'infanterie et avec le parc d'aviation et discute avec les généraux toutes les mesures à prendre, tout cela sans se déplacer d'une semelle. Le système de raccordement avec les différents postes reliés est le secret du téléphoniste, qui, en somme, est maître de l'heure.

Quand le téléphoniste se trouve dans une batterie dissimulée ou dans une tranchée, il est vraiment héroïque. Patiemment il est là, écoutant et répondant tout à tour. L'observateur, un officier d'artillerie, examine attentivement la tranchée ennemie, communiquant au téléphoniste qui les transmet toutes ses remarques.

L'officier a découvert un canon. Le téléphone transmet au loin cette observation. Le minenwerfer doit être détruit; le téléphoniste, suivant les indications de l'ennemi, indique soigneusement sur la carte l'endroit où il se trouve. Le tir devra être réglé prudemment, afin de ne pas toucher, étant donné le voisinage des tranchées adverses, les positions amies. Et le téléphoniste indique : « Dix mètres trop court; direction bonne ». « Huit mètres trop loin; cinq mètres à gauche » et ainsi de suite.

Entretemps, le tir d'infanterie fait rage au-dessus de sa tête; les obus éclatent de toutes parts au-dessus et autour de lui. De loin, un obus lourd s'annonce et vient éclater dans la tranchée, semant partout la mort. Le poste téléphonique est détruit; le téléphoniste gît dans une mare de sang, la bouche encore ouverte, prête à parler...

Pour remplir ces fonctions, il faut avoir des qualités spéciales. Le soldat, dans les tranchées, se défend : il combat. Le téléphoniste est sans défense et ne fait que transmettre des renseignements et des ordres. Souvent, c'est en vain qu'il crie dans son appareil : il l'examine, le vérifie; tout est en règle. Sans doute un fil a de nouveau été brisé. L'infanterie doit cependant être secourue; la communication doit être rétablie. Les balles, dehors, tombent dru comme grêle.

Et cependant le téléphoniste doit quitter son abri, il doit suivre le fil métallique. Là, au milieu d'un trou creusé par un obus, il aperçoit les tronçons du fil; rapidement il le répare et se précipite vers son poste pour continuer sa mission.

LA TORPILLE AERIENNE

Du Temps :

Qu'est-ce qu'une torpille aérienne? La réponse à la question est simple : une torpille aérienne est un véhicule d'explosif qui progresse dans l'air comme la torpille marine automobile progresse dans l'eau, c'est-à-dire au moyen d'un moteur et non par l'impulsion initiale donnée par une charge de poudre.

Il y a déjà plusieurs années que des expériences ont été faites avec un engin de l'espèce dû à l'invention du colonel Unge, de l'armée suédoise. L'abriée d'abord à Stockholm, la torpille aérienne Unge serait maintenant la propriété de la maison Krupp depuis quatre ou cinq ans.

Le secret de la torpille Unge est gardé avec le plus grand soin, et on n'a sur elle que des renseignements plutôt théoriques ne comportant aucun chiffre. L'engin consiste en un cylindre ayant à l'avant une pointe conique facilitant la marche dans l'air et contenant un détonateur. Le cylindre est lui-même divisé en deux parties : la première communiquant avec la pointe conique et remplie d'un explosif violent, et la seconde, celle de l'arrière, munie d'une poudre dont la caractéristique est, lorsqu'elle est allumée, non de brûler avec flammes en produisant une explosion, mais de dégager pendant sa combustion nécessairement lente un énorme volume de gaz; à son extrémité arrière serait une petite turbine. On a dit aussi, lors des premiers essais, que la marche était produite par des explosions successives au culot.

La torpille aérienne est lancée non par un canon proprement dit, mais au moyen d'un tube dans lequel elle se met en marche par la mise de feu électrique de sa charge de propulsion.

Nous trouvons, dans *Land and Water*, ce détail intéressant qu'on annonça au moment d'essais, en 1909, que la vitesse de la torpille à la sortie du tube était de 51 mètres à la seconde et qu'elle atteignait 300 mètres au cours de son vol de 4 kilomètres et demi.

LE CHARGEMENT DU FANTASSIN

De toutes les expériences faites, de toutes les études méticuleuses entreprises par les officiers, les hygiénistes, les médecins, il résulte qu'un fantassin ne saurait porter sur lui indéfiniment une charge supérieure à 22 ou 23 kilogrammes. Celle-ci, théoriquement, se décompose ainsi :

Vêtements, 6 kilogrammes; fusil, 4 kg. 300; fourniment (ceinturon, baïonnette, outil de pionnier), 2 kg. 200; munitions, 4 kg. 020; bidon et quart, 0 kg. 350; sac et musette, 1 kg. 650; linge, 1 kg. 100; marmite individuelle, 0 kg. 400; veste, 0 kg. 900; vivres, 1 kg. 600.

Nous arrivons, en faisant l'addition, à un total de 22 kg. 520, et encore nous n'avons pas tenu compte de la boisson contenue dans le bidon, du pain et du repas froid renfermés dans la musette; de plus, nous avons admis que les ustensiles de cuisine étaient en aluminium et le havre-sac réduit à sa plus simple expression. Nous n'en sommes pas là encore malheureusement.

Ce n'est pourtant pas faute de projets, de modèles, d'expériences. Espérons que cela ne tardera pas.

Les principes généraux sur lesquels se sont basés les inventeurs sont les suivants :

Le poids du chargement du fantassin doit osciller autour de 22 kilogrammes : son équipement, son havresac, notamment, doivent être conçus de telle sorte que la circulation et la respiration ne soient pas gênées; la poitrine doit être débridée; les aisselles, les épaules, doivent être dégagées; la charge du dos diminuée autant que possible; enfin il faut que la charge totale soit bien équilibrée, ce qui s'obtiendra à l'aide des contre-sanglons de l'ancien havresac.

D'après l'avis d'une majorité considérable d'hommes compétents, le sac lombaire, c'est-à-dire celui qui repose sur la région sacro-lombaire, est le plus logique :

1° Parce qu'il laisse libres les bras, les épaules, le cou, la tête, toutes parties du corps dont l'usage est nécessaire au combattant;

2° Parce que le centre de gravité de la charge est ainsi plus rapproché du centre de gravité du corps, ce qui favorise l'équilibre.

Le sac tyrolien est un de ceux qui se rapprochent le plus du sac idéal. Signalons, parmi les nombreux modèles soumis aux expériences, le sac-poncho, imaginé par le général de division Coronnat, de l'infanterie coloniale; ce sac, dont le nom provient du *puncho*, ou manteau porté dans l'Amérique du Sud, n'est, en effet, qu'un grand vêtement imperméable, dans lequel le soldat peut paqueter ses effets indispensables. Par la pluie, il protège singulièrement mieux le soldat que la capote actuellement en usage. A l'arrivée à l'étape, étendu sur quelques piquets, il constitue une tente-abri, sous laquelle deux hommes peuvent trouver un refuge.

Le sac-poncho vient d'être expérimenté par les marsouins du vingt-troisième colonial: il a rendu quelques services, mais les autorités militaires déclarent qu'il ne répond pas aux desiderata d'un havresac de campagne.

Sous Terre !

Extrait d'une lettre écrite à ses parents par un soldat français :

« Je reviens des tranchées et je profite des quatre jours de repos accordés à notre régiment pour vous donner quelques brèves nouvelles. Ici, le ciel est clair, le soleil pourrait bien faire un petit tour dans le Midi, pour nous rapporter un peu de chaleur. Il gèle à pierre fendre. La nuit, les hommes restent debout dans les tranchées, devant les créneaux, pour surveiller les moindres mouvements de l'ennemi. Pendant ce temps, on bat la semelle sur le sol.

Les tranchées allemandes nous rapportent le même roulement, tel un écho. Nos retranchements sont à une cinquantaine de mètres. On entend les commandements des chefs. Nos tranchées, parallèles à celles des Allemands, sont, à l'heure actuelle, confortables. Les hommes, la nuit, ont creusé des souterrains qui permettent de s'abriter et de se reposer, pendant que les sentinelles veillent. Les obus, les « marmites » peuvent pleuvoir; on se terre comme des lapins et on laisse passer la rafale. Le nombre des morts et des blessés est restreint. Nous avons l'ordre de tenir l'offensive sur ce point.

Ces jours derniers, j'ai assisté à un duel d'artillerie de part et d'autre. Les « marmites » voltigeaient avec un sifflement spécial qui nous impressionne : elles éclataient sur le sol, en produisant un bruit de tonnerre et en soulevant des quantités énormes de terre. Toute la nuit, la fusillade crépite, pour éviter toute surprise et pour empêcher l'ennemi de fortifier ses retranchements avec du fil de fer barbelé. On lui enlève ainsi l'idée de toute attaque nocturne. Il riposte vivement, les balles sifflent à nos oreilles; mais nous ne les craignons point. On ajuste le mieux possible son fusil pour balayer la crête des tranchées.

La relève des régiments s'effectue, la nuit, dans le plus profond silence. Nous profitons de tous les mouvements du terrain pour nous mettre à l'abri des obus et des balles qui fouillent constamment le flanc du poteau. Grâce à des boyaux profonds, creusés sous le feu de l'ennemi, on se rend sans danger dans les tranchées. Le moindre bruit éveille l'attention de l'ennemi, et je vous assure que les Allemands usent de tous les moyens pour nous dé-

truire. Avec de petits canons, ils vous envoient des bombes qui éclatent en produisant un bruit infernal. Leur effet n'est pas des plus terribles, mais leur détonation est démoralisante. Par bonheur, la nuit, on voit ces engins décrire des courbes grâce à leur mèche incandescente, et on peut se garer.

Le moral et le physique des hommes sont excellents. Le froid est plus craint que les balles; chacun supporte cette misère avec joie. Le sourire est toujours sur les lèvres. »

La Bataille

Tableau brossé à larges traits par un correspondant militaire français :

...Il est trois heures. Depuis le matin, la bataille fait rage, orchestre formidable où la voix impérieuse des obusiers de gros calibre accompagne d'un roulement de tonnerre les coups pressés des 75 et la ronflante crécelle des mitrailleuses. C'est un vacarme effroyable, infernal. Le sol tremble; on est sourd. On n'entend presque plus le vrombissement tragique des marmites qui passent et qui vont, derrière nous, ouvrir de tous côtés leurs monstrueux cratères.

Et là-bas, dominant le canon une clameur immense s'élève dans le lointain, clameur rauque, éperdue, dont la note affolée vous empoigne aux entrailles, vous enlève... C'est l'assaut, le corps-à-corps final, la charge suprême à la baïonnette.

On ne peut pas l'entendre, cette clameur tragique, effarante, affolée, sans éprouver au cœur cette commotion violente qui vous électrise, vous rend fou, vous attire irrésistiblement vers le lieu de carnage où la mêlée hurlante se poignarde et s'égorge.

... Nous sommes à l'écart, derrière un bois, dans un endroit où nos voitures se trouvent dissimulées à l'abri des marmites et des taubes. Nous ne voyons rien de la bataille, et nous sommes là fiévreux, palpitants, la gorge étreinte par l'angoisse poignante du drame héroïque qui se joue près de nous.

Cependant, sur la route d'A..., dont nous suivons à la lorgnette le ruban régulier, passent et repassent des patrouilles, des estafettes, des autos rapides qui mêlent à la fumée noire des obus percutants leur long sillon de poussière blanche.

Sur les flancs escarpés du plateau de Viney, le hurlement de la mêlée s'est tu, remplacé incontinent par l'écho formidable d'une canonnade plus intensive encore.

Des cavaliers qui passent au galop nous crient, en phrases hachées, que l'attaque a réussi, qu'on « les a vidés » de leurs remparts de craie, et que ceux-ci sont entre nos mains. Mais ils nous y bombardent, et l'on s'attend à une contre-attaque.

LES SOLDATS DE COULEUR ET LES MOINES

Un amusant incident a été raconté par un officier du service sanitaire anglais qui dirige un hôpital en arrière du front.

L'hôpital, réservé surtout aux convalescents, est installé dans un couvent de moines cisterciens. Ceux-ci continuent à occuper une des ailes de leur couvent et se servent de leur chapelle. Leur domaine est séparé du reste des bâtiments par des cloisons en bois dans lesquelles, il y a quelques semaines, un obus est venu pratiquer une large brèche.

Parmi les blessés se trouvaient un grand nombre de soldats de couleur qui, poussés par leur curiosité habituelle, s'étaient mis à circuler à travers les salles et les couloirs, fort intrigués de savoir dans quelle sorte de bâtiment on les avait logés. Ils avaient choisi justement, comme heure de leur promenade, celle où les moines sont à la chapelle pour y chanter matines, c'est-à-dire entre 2 et 3 heures de la nuit. Quelques-uns s'étaient risqués jusque dans les cellules des religieux et s'étaient même étendus sur leurs lits.

Mais au moment où, l'office terminé, les moines regagnèrent leurs chambrettes, des incidents burlesques au plus haut chef se produisirent.

Les soldats noirs, en apercevant ces blanches silhouettes cheminant par les couloirs et entrant dans les cellules, s'imaginèrent que le bâtiment était hanté; tandis que, de leur côté, les moines crurent se trouver en présence de démons qui avaient pris possession de leur abbaye. Des deux côtés, on en vint aux mains, on se battit avec acharnement et en faisant un vacarme tel que l'attention de l'officier fut attirée et qu'il accourut ramener la concorde sur ce champ de bataille d'un nouveau genre.

Les choses, par bonheur, purent s'arranger.

En 1863, un écrivain danois, Erik Boegh, fit jouer avec succès, à Copenhague, une comédie intitulée: *Le secrétaire de rédaction*. Dans cette pièce, un inventeur ennui le secrétaire de rédaction d'extraordinaires récits d'invention qui faisaient éclater de rires les bons Danois d'alors.

Quelles étaient donc les élucubrations de ce brave loufoque? Écoutons :

— J'ai encore deux idées qui feront de nous la plus redoutable des puissances sur terre, tout en faisant de nous l'unique puissance de l'air, sur le globe... Oui... puissance de l'air... J'ai inventé deux navires. L'un passe au-dessus, l'autre au-dessous de tous nos ennemis. Avec l'un, je plongerai au fond de la mer et je ferai sauter les cuirassés de l'ennemi. Avec l'autre, je m'envolerai dans les nuages, je jetterai des bombes sur les soldats et du feu sur les villes. »

Voilà de quoi on riait en 1863...

Stratégie?..

A l'instar de chez nous

Un journal parisien fait le procès de cette terrible engeance des stratèges de cabarets, des diplomates de coins de rue, des critiques et des censeurs dont l'autorité s'affirme dans les milieux ignorants et dont le succès finit par constituer un danger véritable.

Oyez comme il les dépeint et voyez comme l'espèce en est identique à celle qui sévit chez nous :

« Nos tacticiens en chambre sont de sortes diverses. Nous avons des militaires improvisés qui font le procès des généraux dans les petits coins et

qui, de très loin et de très haut, jugent les opérations avec l'autorité tranchante de leur souveraine incompétence.

Nous avons aussi des diplomates, quelques-uns tout à fait imprévus, critiques non moins décidés, censeurs non moins sévères. Certains d'entre eux se prodiguent — et précisément ceux auxquels le plus de réserve s'impose. Nul champ ne leur est trop vaste. L'Europe — que dis-je ? — le Monde est leur domaine. Ils ne refont pas une carte, ils les refont toutes. Pas de traités qui puissent valoir quelque chose, puisqu'ils ne les ont pas signés; pas de négociations bien conduites, puisqu'elles ne sont pas leur œuvre.

Ah ! s'ils avaient été aux affaires, comme tout aurait mieux marché et plus vite ! Tous les problèmes, le balkanique et les autres, eussent été depuis longtemps résolus, toutes les difficultés réglées en cinq secs. Et quels avantages incommensurables leur habileté nous eût assurés !

Le pire est qu'ils font école. Nous possédons ainsi, depuis la guerre, un tas de Richelieus inconnus, de Mazarins sous cloche et de Talleyrands inédits.

Jusqu'à présent, par bonheur, ceux-là ne sauraient être très dangereux, n'étant, pour la plupart, que très ridicules. »

QU'EST-CE QUE LA STRATEGIE ?

On sait le rôle important que joue l'art stratégique dans nos guerres modernes; aussi nous semble-t-il qu'il n'est pas sans intérêt de dire quelques mots de cette science militaire.

Von Bülow a, le premier, en 1799, distingué les expressions stratégie et tactique, jusque-là à peu près confondues et prises indifféremment comme synonymes d'art de guerre.

D'après lui, la stratégie est « la science des mouvements qui se font hors du rayon visuel réciproque des armées combattantes, hors de la portée du canon ». Quant à la tactique, elle est la science des mouvements qui se font en présence de l'ennemi et de manière à être vu, à être atteint par son artillerie.

L'archiduc Charles, qui écrivait vers 1815 et dont la définition paraît avoir prévalu, oppose la stratégie à la tactique un peu comme l'ensemble au détail. Science des grands chefs, la stratégie conçoit et forme les plans généraux des opérations; la tactique, au contraire, art des chefs de troupes, règle des manœuvres et trace surtout les mesures d'exécution. La stratégie embrasse donc, en entier, le théâtre de la guerre. Son importance n'a cessé d'aller en grandissant à mesure que croissait la force numérique des armées.

Le « théâtre de la guerre » comprend toutes les contrées où les bellicérants entrent ou peuvent entrer en conflit.

Il se divise en autant de « théâtres d'opérations » où « échiquiers stratégiques » qu'il y a, de chaque côté, d'armées. Chaque armée a, en outre, sa « zone », son « secteur » d'opération.

La mobilisation des corps d'armée et leur concentration dans les diverses zones que leur assigne le plan général de campagne, constituent les deux premiers actes de la stratégie, et même les deux actes les plus importants de toute la guerre. Elles ont un puissant auxiliaire dans les chemins de fer et elles s'exécutent sous la protection des places pourvues de ressources suffisantes en munitions, armes, vivres, etc., et constituant la ligne fictive appelée « base d'opération ».

En avant est le « front d'opération ». C'est sur lui qu'une fois concentrée l'armée se dirige, en suivant un faisceau de routes parallèles

et rapprochées et on le dénomme plus spécialement « front stratégique » lorsqu'on prend l'offensive, et « ligne de défense » quand on attend l'ennemi dans une position étudiée.

Les lignes de défense peuvent être ou naturelles (montagnes, forêts, fleuves, etc.) ou artificielles (ouvrages de fortification). Elles doivent, ainsi que le front stratégique, demeurer en communication directe avec la base des opérations dont nous avons parlé. Les voies qui assurent ces relations sont les lignes d'étapes; celles qui conduisent à l'ennemi, les lignes de manœuvres.

Notons enfin que, pour éviter à l'armée repoussée d'être coupée à sa base, cette base est toujours très large par rapport au point d'opérations. On appelle « triangle stratégique, le triangle qui a pour base cette base elle-même, et pour côtés deux lignes idéales menées de ses extrémités à « l'objectif », qui est le but à atteindre. La ligne d'opération est alors la perpendiculaire abaissée du sommet sur la base et le front d'opérations, une droite comprise dans le triangle, sensiblement parallèle à sa base et plus ou moins rapprochée de son sommet, quand elle ne se confond pas avec lui, avec l'objectif.

Un principe fondamental énoncé par le général Jomini a présidé à toutes ses combinaisons: porter le gros des forces d'une armée sur les points décisifs du théâtre des opérations, sans compromettre ses communications, et l'engager contre des fractions seulement de l'armée ennemie.

Napoléon I^{er} expliqua un jour une de ses méthodes stratégiques d'une façon très simple:

« Voici un gâteau à manger, dit-il, que vais-je faire? Je le coupe en morceaux d'abord et j'attaque morceau par morceau. Ainsi fais-je des armées ennemies. Je les coupe et décime leurs parties, opposant successivement à chacune d'elles des forces supérieures... quoique inférieures aux forces *totales* de l'ennemi. »

Comme on le voit, le rôle de la stratégie est considérable et le sort d'une campagne dépend de calculs précis, et les moindres conséquences doivent être pesées avec une rigueur toute mathématique et embrasser une série de problèmes aussi délicats que complexes.

Maurice VILLIERS.

L'HOMME BIEN INFORMÉ

Un fléau du temps présent, c'est l'homme bien informé. Peut-être ne le connaissez-vous pas? Heureux mortel! que j'envie votre sort, car moi, pour mon malheur, je ne le connais que trop!

Il est Français et... Parigot par surcroît: c'est tout dire. Il a l'imagination aussi féconde que la langue bien pendue. Avant la guerre, c'étaient le turf et la Bourse qui faisaient les frais de sa science infaillible. En rapport avec une de nos meilleures cravaches et l'un de nos plus avisés financiers, il était toujours à même de désigner le gagnant d'une course ou la valeur qui, en quelques séances, allait hausser de 50 % sur son dernier cours. Naturellement si, ayant eu la faiblesse de vous laisser convaincre et de suivre les « tuyaux » de l'homme bien informé, vous étiez de la « revue », comme on dit vulgairement, il parvenait à vous expliquer le désastre par la survenue d'une information de la toute dernière heure et plus sensationnelle encore.

Félicitons les dieux de ce que l'Olympe ait fait faillite: l'homme bien informé aurait été capable d'interviewer Vénus et de divulguer les secrets de Jupiter.

Bien qu'il soit encore en âge de combattre pour son pays, il vous expose, si vous lui en donnez l'occasion, qu'une infirmité — il en pleure! — le retient loin des champs de bataille. Néanmoins, il a fait son devoir, que dis-je, grand Dieu! plus que son devoir, car, au début de la guerre, il a collaboré au plan de campagne des Alliés en Belgique.

Dame! Sans courir d'ailleurs aucun danger, il a accompagné dans ses randonnées en Belgique le chauffeur de l'auto qui pilotait les officiers de l'état-major français. Le major Chose est son intime, le colonel Machin son copain. C'est ainsi — vous dira-t-il en lançant vers le ciel un regard qui, si vous en appréciez toute l'expression, doit vous inspirer la confiance la plus absolue — qu'il s'est créé les relations grâce auxquelles il est à même de vous entretenir des combinaisons du grand quartier général. Surtout, ne lui demandez pas comment il reçoit ses communications: vous le blesseriez dans sa dignité.

Si votre mauvaise étoile vous conduit dans les parages où sont établis les bureaux de son officine, il vous aborde d'un air mystérieux et, avec des allures de conspirateur, s'assure, avant de parler, qu'aucune oreille indiscrète ne peut surprendre les confidences qu'il va vous faire. Ne cherchez pas à lui échapper! Subjugué par son regard convaincu et aiguillonné un tantinet par la curiosité malade qui nous ronge tous, vous vous laisserez conduire, résigné à votre sort. Vous saisissez par le bouton de l'habit, il vous attire en quelque endroit propice, pas trop en vue, et, après une savante préparation, aborde le déballeage des sensationnelles nouvelles qu'il vient de recueillir.

— Je sors, commence-t-il, des bureaux de l'ambassade...

Baissant la voix, il lache le nom d'une puissance neutre. Sans se douter des énormités qu'il débite, il vous assure, avec force gestes appuyés d'une carte vivement tracée à grands coups de... canne ou de parapluie, que l'Italie va prochainement déclarer la guerre à l'Autriche, que l'Allemagne, affamée, se révolte contre les autorités, que à Vienne et les Français aux portes de Bruxelles; que les Anglais enfin se concentrent à Belfort à l'extrême aile droite française, pour prendre le Kronprinz — c'est la vingtième fois qu'il l'annonce depuis le mois d'août — vient d'être tué, que, profitant des embarras de l'Allemagne, le Danemark va tenter de reconquérir les duchés qu'il a perdus en 1864; que, mécontente du peu d'appui que son allié lui prête, l'Autriche va se désintéresser de la lutte et demander la paix; que les Autrichiens ont froid dans les Carpathes; que les Turcs ont soif dans les déserts de l'Arabie; que les Allemands sont à Paris, les Russes une offensive des plus dangereuse pour l'armée d'occupation cantonnée en Belgique.

Le robinet coule... Il coulerait longtemps encore si l'homme bien informé n'avisait soudain une autre victime à laquelle il va rééditer, avec le même sang-froid, la même inconscience et la même faconde, ses sensationnelles confidences.

Des tuyaux de l'homme bien informé, délivrez-nous, Seigneur!...

SINGES DE POCHE

Le dernier cri du « chic américain ». Les grandes dames, reines du pétrole ou de la moutarde, possèdent aujourd'hui toutes, dans la poche de leur jupe, un petit singe bijou, à peine long de douze centimètres, vêtu d'un minuscule paletot de fourrures. La petite bête vient du Vénézuéla. Les nègres vont la dénicher dans les forêts pour lui faire connaître les joies du monde milliardaire. Les élégantes de Chicago et de New-York prétendent supporter beaucoup mieux l'existence depuis qu'elles emportent avec elles une petite contrefaçon d'homme laid, grimaçant... mais fidèle. Cela les repose du maria.

Les singes-bijoux ne tardent pas d'ailleurs à devenir fort autoritaires et jaloux, jusqu'au jour où leur maîtresse les oublie dans sa poche et les étouffe par distraction.

QUE VALONS-NOUS, AU JUSTE ?

Les Américains sont, il est inutile de le dire, gens pratiques et posi-

tifs. Ils n'ont pas seulement fixé la valeur de toute bête, mais aussi la valeur de la bête humaine.

L'homme, disent-ils, est l'animal qui travaille le plus et, sous le point de vue de l'économie, celui qui vaut le plus. Ils avaient déjà établi le prix du nègre; le docteur Farr a voulu établir la valeur du blanc, et voici les résultats auxquels il est arrivé, en se basant sur les classes agricoles du comté de Norfolk.

Un nouveau-né dont les parents sont ouvriers, vaut 25 dollars; à cinq ans, son prix est de 250 dollars; à dix ans, il vaut le double, et à peine est-il en âge de travailler qu'il vaut 800 dollars.

A vingt-deux ans, il atteint son maximum de valeur, soit 1,200 dollars. Puis il décline lentement, et, à cinquante ans, ne vaut plus que 600 dollars; à soixante-dix ans, à peine 5; au delà, non seulement il ne vaut plus rien, mais encore est une perte.

Les sauvages qui tuent les vieillards de soixante-dix ans sont, d'après le docteur Farr, de profonds économistes.

Voilà donc, exactement, ce que notre corps peut valoir. Il eût été intéressant de savoir ce que représentent ces valeurs. Voici, d'après le docteur Farr, ce que contient l'homme:

Les éléments constitutifs d'un homme de 68 kilos sont représentés dans le blanc et le jaune de douze cents œufs ordinaires. A l'état fluide, le même homme fournirait 98 mètres cubes de gaz et assez d'hydrogène pour gonfler un ballon ayant une force ascensionnelle de 70 kilogrammes. Le corps humain contient en outre suffisamment de fer pour fabriquer 7 gros clous, assez de graisse pour confectionner 6 kilogrammes et demi de bougie, assez de carbone pour faire 65 grosses de crayon et assez de phosphore pour « boutonner » 820,000 allumettes. Enfin n'oublions pas 20 cuillerées à café de sel, 50 morceaux de sucre et 42 litres d'eau...

Hein!... Voilà qui nous en bouche un coin!...

L'ART DE FAIRE FORTUNE

Si vous êtes, amis lecteurs, fermement résolus à faire fortune et, vraiment, qui donc ne le serait pas, il importe, avant tout, que vous vous pénétriez bien profondément de la vérité contenue dans ces deux principes: « *L'argent est de nature à se multiplier sans cesse* », phrase prononcée par M. Carnegie, et « *L'argent produit de l'argent, celui qu'il produit en donne d'autre et ainsi de suite* », principe posé par Benjamin Franklin.

Quand vous serez bien convaincu de l'absolue vérité contenue dans ces deux axiomes, voici ce que vous ferez.

I

Souvenez-vous que le *temps est de l'argent*: celui qui, par son travail, peut gagner cinq francs par jour et qui reste oisif ou se promène une moitié de la journée, doit compter qu'il a déboursé réellement 2 fr. 50, outre la dépense qu'il aura pu faire.

II

N'oubliez pas que *l'économie est de l'argent*: une somme de cent francs par an peut s'amasser en épargnant à peine 0 fr. 30 par jour. Moyennant cette faible somme que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense, sans s'en apercevoir, un homme, avec du crédit, obtient pour un an la possession constante et la jouissance de mille à deux mille francs. Ce capital, bien employé par un homme actif, produit de grands avantages.

III

Ne perdez pas de vue que *l'ordre dans la dépense est de l'argent*. Prenez garde de tomber dans l'erreur de ceux qui ont du crédit et de regarder comme à vous tout ce que vous possédez. Vous devez tenir

un compte exact de votre dépense et de votre recette. Si vous prenez la peine de mentionner jusqu'aux plus petits détails, vous en éprouverez de bons effets: vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses s'élève à une somme considérable et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser par le passé, combien vous pouvez économiser à l'avenir, sans vous occasionner une trop grande gêne.

IV

Souvenez-vous que *l'assiduité au travail est de l'argent* et que cela seul peut engager le créancier à rester six mois de plus sans vous rien demander.

V

Sachez encore que *l'exactitude est de l'argent*; le proverbe dit: « Le bon payeur est le maître de la bourse des autres. » Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance promise, jouit, en tout temps, en toute occasion, des sommes d'argent dont ses amis peuvent disposer: ressource parfois utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès que l'exactitude et la loyauté dans toute affaire; ne gardez jamais l'argent une heure au delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne ferme, pour toujours, la bourse de celui dont vous pourriez encore avoir besoin.

Méditez, amis lecteurs, ces cinq principes bien nets que j'ai trouvés dans une feuille américaine. Appliquez-les, ces principes, sans tarder et venez me retrouver dans un an...

GOLCONDE.

Et les Loyers?...

Nous nous plaisons à signaler à la vaillante Ligne des Locataires le document suivant que nous avons retrouvé dernièrement:

OU PAYE-T-ON LES PLUS CHERS LOYERS?

Il n'y a pas dans le monde entier de pays où le loyer soit aussi élevé qu'à Gibraltar. Et le fait s'explique aisément si l'on se rend compte que la situation de cette ville lui interdit de s'étendre de quelque côté que ce soit. Seule, une étroite bande de terre, qui fut autrefois le rivage, est utilisable pour la construction des maisons; le reste est un rocher à pic. Sur cet étroit parapet, qui, à certains endroits, a moins de 90 mètres de longueur, se pressent les maisons qui abritent vingt-cinq mille âmes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'on y paie le loyer d'une petite chambre 25 francs par semaine, environ 1,300 francs par an.

En revanche, à Malte, le loyer des maisons est ridiculement bon marché. Pour 75 à 100 francs par an, on peut avoir une superbe maison de sept pièces. Les immeubles sont entièrement bâtis de la pierre de couleur crème, commune dans l'île, si douce qu'elle peut être coupée à la scie en blocs ou en plaques, au choix du constructeur. Aussi, en même temps que le maçon maltais creuse ses fondations, il peut préparer ses matériaux pour les murs, le plancher et même le toit. En un clin d'œil, et comme d'un baguette féérique, une belle construction sort de terre.

A LA LIQUE DES LOCATAIRES

La Ligne nationale des locataires, fondée le 18 octobre 1914 et dont le comité central est installé boulevard du Nord, 126, à Bruxelles, compte aujourd'hui 8.000 membres.

Les ligues affiliées sont celles de Nivelles (Hôtel de ville), Charleroi

4^E TIRAGE.



1^{re} ANNÉE

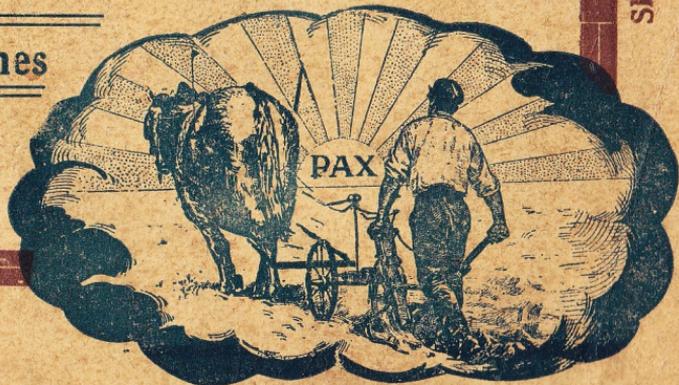


ALMANACH RETROSPECTIF 1916

ACTUALITÉS 1914-1915

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914 au 1^{er} août 1915.
Lettres de Soldats -- Récits de Guerre -- Autour de la Guerre -- Stratégie ?..
Les Œuvres de Charité pendant la guerre
Un peu de Littérature -- Les loyers -- Agriculture
Chronique de la Mode -- Plats de Guerre -- Hygiène -- La Vie pratique

25 Centimes



ÉDITIONS BRIAN HILL, 106b, rue de l'Arbre-Béni, Ixelles-Bruxelles

SERET, PUBLICITÉ-ANNONCES, 45, rue Marché-aux-Poulets, Bruxelles.

A nos Lecteurs,

En publiant ce premier *Almanach* qui a exclusivement rapport aux évènements actuels, nous avons eu en vue de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis Août 1914.

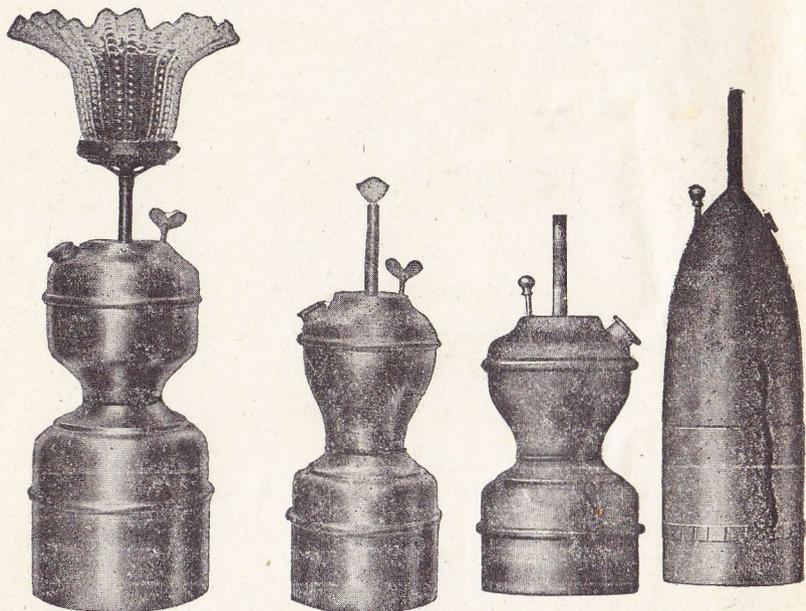
Nous avons renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire qui n'étaient pas toujours des plus spirituels, qu'abordaient d'habitude les almanachs. Notre genre aura du reste bien des motifs pour être observé encore quelques années.

Nous présentons, à nos annonceurs et lecteurs, avec nos remerciements pour le bon accueil qu'ils nous ont réservé, nos meilleurs vœux pour 1916. Que l'année nouvelle nous apporte au plus tôt : *La Paix.*

Les Éditions Brian HILL.

Palais de l'Eclairage

Rue des Bogards, 25, Bruxelles



Installations de Gaz et d'Electricité

RÉPARATIONS, TRANSFORMATION & ENTRETIEN
à des prix très modérés.

LUMIÈRE, SONNERIES ET TÉLÉPHONE

Spécialité d'installations de lumière électrique raccordées
aux réseaux de la Ville et des communes. Mécanique
de précision et réparations de phonographes.

DEVIS GRATIS SUR DEMANDE

Vente de lustres, gros et détail

GAZIER-PLOMBIER

22 22 22 22 22

ALMANACH RÉTROSPECTIF

1916

Faits de Guerre au jour le jour du 28 juin 1914
au 1^{er} août 1915. — Lettres de Soldats. —
Récits de guerre. — Le général Leman.
— Autour de la Guerre. — Les Œuvres
de Charité pendant la Guerre. — Un peu
de Littérature. — Les Loyers. — Agricul-
ture. — Chronique de la Mode. — Hygiène.
— Plats de Guerre. — La Vie pratique. —

PREMIÈRE ANNÉE - :-:- PRIX 25 CENTIMES
